Tous les hommes ne sont pas égaux … ou pourquoi déplorer la perte d'un titre?

Semaine de garde. Le rayon de service est de plus de 30 km. Le service d'urgence dure une semaine, de jour comme de nuit. C'est normalement mon jour de congé. L'après-midi, j'ai pu travailler au jardin. Il y a de la neige dans l'air. Une soirée de novembre: il fait déjà nuit. Mes assistantes médicales sont en congé et je termine des travaux de bureau en souffrance.

Le téléphone sonne et m'enjoint à sortir dans le brouillard du crépuscule. Un homme m'appelle, me disant que son frère n'est «pas bien» et qu'il a déjà été récemment à l'hôpital pour un ulcère au duodénum. Je lui demande l'adresse, le lieu-dit et le numéro de téléphone. Je rassure la personne en lui disant que je trouverai, qu'il n'a pas besoin de m'attendre sur la route. J'aime assez me débrouiller avec les lieux-dits et une carte au 1: 25 000. Je connais aussi la région pour y avoir fait de nombreuses visites à domicile et des promenades. Cela dit, la recherche s'avère plus difficile que prévu, la ferme est très éloignée. Et la bifurcation de la route de montagne est très difficile à repérer dans le noir. L'homme a laissé la lumière allumée à l'extérieur, comme je le lui avais demandé.

Son frère est en haut, dans le réduit. Il a voulu ce matin qu'il le rejoigne pour couper du bois, mais celui-ci a refusé et a vomi. L'escalier est raide, une simple porte ferme le réduit, le vent glacial s'engouffre par les interstices. L'homme est couché sur le lit, raide mort. Du sang parcourt la pièce, une tache de sang souille l'oreiller, du sang sort des lèvres. L'homme a 40 ou 45 ans, barbu et la tenue débraillée. Le frère ne comprend pas ce décès, alors que la mère vient à peine de mourir.

Je dois le soutenir. Il vit seul ici avec son frère depuis la mort de leur mère. Il va couper du bois, y était également aujourd'hui, comme journalier. Entre deux, «j'ai aussi aidé à puriner chez un patient à toi», me dit-il tout fier. La cuisine ne mérite pas son nom: une petite table recouverte d'un méchant plastic sale, d'une radio, d'assiettes malpropres, de journaux, etc. Deux tabourets. Nous discutons de la suite à donner. Je dois téléphoner à son autre frère qui est chauffeur poids lourds. Le téléphone est accroché au mur. L'homme est incapable de composer le numéro de son frère que j'atteins à Gênes où il charge son camion. L'homme tente de rester calme. Etant donné que je suis en service d'urgence et que je me trouve dans une zone où le portable ne fonctionne pas, je me concentre sur l'essentiel: le consoler, lui donner quelque assurance pour les heures à venir. Je lui promets de revenir dès que je pourrai téléphoner à nouveau et de l'aider à organiser les obsèques: chercher une infirmière Spitex et le menuisier qui aideront à la mise en bière. Je lui promets de m'annoncer à nouveau pour lui dire comment tout va se passer.

Une mort solitaire, un survivant abandonné. Rien n'est comme avant. Mais un calme se dégage de cet homme qui s'efforce de parler, d'être digne au milieu de tant de pauvreté.

Après avoir tout arrangé et retrouvé mon chez-moi, je tente de reprendre mon courrier tel que je l'avais laissé. Tant d'objets en attente. Et ces papiers au-dessus de la pile, les documents de la FMH pour la formation continue. Bien qu'ayant une solide formation d'interniste et que je me perfectionne régulièrement, le titre FMH risque de m'être retiré. Parce que je n'ai pas la patience et le temps de courir après les crédits de formation. Et aussi parce je fais partie des personnes soumises au contrôle par sondage et que je dois prouver ma formation.

Avec ou sans titre, je resterai interniste. Ma formation continue me profite: elle est proche du vécu, je la vis en échange avec mes collègues lors de sessions vraiment enrichissantes, non en cherchant à récolter des points, mais en comblant mes lacunes.

Surtout, je resterai médecin, peut-être sans titre? Au premier abord, je ne supportais pas cette idée qui dérange mon ego, mon «narcissisme». Je craignais aussi d'être exclue. Ce soir, je suis convaincue que ces réglementations, ces nivellements, cette schématisation, tout cela n'a rien à voir avec le fait d'être médecin. Si je devais être punie par la Fédération en raison d'un manque

de points et du retrait de mon titre, ce ne serait pas pour moi une punition, mais la confirmation que je ne peux plus accepter les pratiques d'une telle organisation.

Dr Annemarie Baumgartner, Lützelflüh

Réplique

La mort solitaire d'un journalier, comme Mme Baumgartner la décrit, est certes émouvante. Elle ne doit toutefois pas intervenir dans une plainte contre le devoir de formation continue des médecins suisses. La formation continue, telle qu'elle est prescrite à tous les médecins praticiens par la loi révisée sur l'exercice des professions médicales (LEPM), assure la qualité de l'activité médicale et la promeut. Le corps médical s'est donné lui-même une réglementation pour la formation continue. Le contrôle de cette formation est effectué par les sociétés de discipline médicale. Je suis convaincu que Mme le Dr Baumgartner, grâce aux cercles de médecins évoqués et aux sessions dans des hôpitaux proches peut attester les crédits nécessaires. La FMH a fait en sorte de satisfaire à la demande d'une méthode simple, ciblée et attestable pour mesurer la compétence médicale – dont le maintien est le but de la formation continue – et ce, notamment en soutenant le projet «autoévaluation» de l'Institut pour l'enseignement de la médecine de l'Université de Berne.

Dr Max Giger,
membre du Comité central de la FMH